

BEAUX-ARTS.

DE L'AQUARELLE.

Le *Magasin des Demoiselles* donne aujourd'hui à ses abonnées une charmante aquarelle d'un de nos artistes de genre. C'est une œuvre d'art qui peut figurer soit dans leur album soit dans leur boudoir. En même temps, elle sera, nous l'espérons, un sujet d'enseignement et d'étude pour nos lectrices.

Hâtons-nous d'ajouter que cette aquarelle aux tons frais, au ciel léger et transparent, n'est qu'un *fac-simile*, ou qu'une copie tirée, comme notre *Magasin* lui-même, à plusieurs milliers d'exemplaires; mais cette copie reproduit toute la pensée, toute l'habileté de l'artiste, tous les hasards de son coup de pinceau jusque dans ses imperfections, s'il en existe; c'est en quelque sorte l'original lui-même reproduit.

Nous ferons contribuer cette précieuse découverte à l'agrément de nos lectrices. D'autres *fac-simile* d'aquarelles s'ajouteront à celui-ci; nous ferons en sorte de varier les sujets et de les emprunter à nos meilleurs maîtres. Nous espérons, par là, donner à nos abonnées le goût d'une étude que la pratique rendra de plus en plus séduisante.

Nous commencerons aujourd'hui par un simple aperçu des procédés et de l'histoire de l'aquarelle.

On appelle *aquarelle* un tableau généralement de petites dimensions, peint sur papier avec des couleurs délayées dans l'eau.

La préparation des couleurs est tout à fait simple: il suffit de les broyer dans une eau légèrement gommée qui leur donne la consistance convenable. Il serait donc facile à l'*aquarelliste* de se livrer lui-même à la préparation de ses couleurs; mais le plus souvent il a recours à ces tablettes préparées, solubles dans l'eau, que nous voyons exposées aux vitres des fabricants.

La simplicité de ce procédé ferait croire qu'il porte une date ancienne dans l'histoire de l'art: il n'en est rien cependant. L'aquarelle, comme genre de peinture, est une invention presque moderne.

Son étymologie est italienne (*acquarella*, *acqua*, *eau*), et cependant les anciens maîtres italiens ne l'ont pas employée pour la composition de leurs

esquisses sur papier; ils se servaient du crayon, de la plume, quelquefois du lavis. Il est vrai que le lavis a le même mode de préparation, mais il n'est que l'origine, le point de départ de l'aquarelle, et en diffère autant que le papillon diffère de la chrysalide. Le lavis, à proprement parler, est unicolore, et ne peut guère servir qu'à la reproduction des lignes. Aussi est-il spécialement employé par les architectes pour la composition des plans. On voit de suite l'intervalle artistique qui sépare le lavis de l'aquarelle : l'un a la rigidité et la froideur de la ligne, l'insuffisance des moyens; l'autre a la vigueur des tons et l'éclat du coloris.

Le premier peintre qui ait employé l'aquarelle seule est Adrien Van Ostade, qui naquit à Lubeck, en 1610. On peut voir dans les galeries du Louvre ses compositions dans ce genre. Elles sont certes dignes de son génie; mais comme procédé matériel et sous le rapport des grands effets, elles semblent laisser à désirer.

Les peintres de l'école de Boucher ont essayé aussi ce genre de peinture, mais ils ont immédiatement pris la route de la gouache, et ne paraissent s'être préoccupés que très-faiblement des moyens de l'aquarelle.

C'est en définitive aux Anglais qui, en matière de productions artistiques, ont inventé ou perfectionné tant de procédés, que nous devons aussi le perfectionnement de l'aquarelle. Elle n'avait guère été employée jusqu'alors dans les compositions sur papier que comme accessoire et pour ainsi dire comme accident. Les artistes anglais l'ont élevée à la hauteur d'un genre ayant ses règles, ses effets propres, en un mot sa *poétique*. Les aquarelles de Turner et de Constable sont connues; reproduites par la gravure, elles se sont popularisées en Europe. Après eux, Bonington, cet inestimable maître, a su donner à l'aquarelle tout le charme, toutes les magnificences de la couleur.

On ne fera jamais mieux que lui. Aussi ses aquarelles sont recherchées à l'égal des tableaux les plus précieux. On ne peut pas dire qu'on les couvre d'or; cette expression, dans bien des cas, est insuffisante; on les écrase sous les guinées, on les charge de ducats.

Nous avons nommé Bonington après Turner et Constable, quoiqu'il n'appartienne pas à l'école anglaise; la France le revendique à bon titre comme sien. C'est la France qui lui a donné ses maîtres et sa gloire, car c'est Gros qui fut son maître, et c'est dans notre galerie du Louvre qu'il chercha et trouva ses inspirations; c'est enfin en France que, jeune d'années et de talent, il mourut au milieu de ses amis, qui surent reprendre ses pinceaux et former cette poétique et courageuse école moderne qui

nous a donné les Jules Dupré, les Rousseau, les Decamps, les Diaz, les Flers et les Cabat, et qui, aujourd'hui encore, est la personnification la plus sentie et la plus réelle de l'art.

Sous le pinceau des artistes français l'aquarelle a continué ce que nous appellerons sa glorieuse carrière. Géricault lui donna cette vigueur qui est l'essence de son talent, et notre école moderne, en lui demandant des inspirations, l'a consacrée comme genre.

Qui ne connaît les belles aquarelles d'Eugène Delacroix ? Qui n'a admiré à l'un de nos salons cette triomphante peinture : le *Lion écrasant le Serpent* ; l'allure tranquille et puissante de ce roi qui de son ongle détruit son ennemi. C'est, dans ce genre, une des plus belles choses qui aient été produites.

Notre statuaire si fin, si florentin, Barye, emploie aussi l'aquarelle, et, comme dans tout ce qu'il fait, il nous donne des compositions superbes. Nous nommerons aussi Decamps : ses compositions, si pittoresques dans cette spécialité, sont aussi recherchées que ses tableaux à l'huile. On se souvient encore de sa charmante *Ecole turque*, où les types des enfants de l'Orient sont rendus avec tant de grâce et en même temps avec tant de science. Jules Dupré a aussi fait d'admirables pâturages du Berry et d'Angleterre ; Charles Jacque, de charmantes petites servantes. Comme paysagiste, Hubert a trouvé dans l'aquarelle de précieuses ressources ; ses compositions sont des modèles souvent copiés, toujours consultés avec fruit.

L'école moderne anglaise a continué la série d'aquarellistes que Turner et Constable avaient si brillamment inaugurée. Elle est arrivée, comme la nôtre, au plus haut degré d'habileté. Landseer est un maître comme aquarelliste. Rien de poétique comme ses scènes d'animaux, ses paysages d'Ecosse. Tout le monde connaît la magnifique gravure d'après un de ses ouvrages : un cerf bramant, au lever de l'aurore, près d'un lac des Highlands ; c'est un chef-d'œuvre de composition et de sentiment.

Les Anglais, qui ont presque fondé cette spécialité de l'art, en ont conservé le goût et presque le culte. Il s'est formé en Angleterre une société d'amateurs et d'artistes, dite des aquarellistes, qui a pour objet d'encourager et de propager les études de ce genre de peinture.

Nous avons très-succinctement rappelé l'historique de l'aquarelle. Nous serions heureux si cet historique, tout incomplet qu'il est, avait pu intéresser nos lectrices ; de même nous souhaitons que le *fac-simile*, offert avec cette livraison, leur inspire le goût d'une étude attrayante à tant d'égards, surtout pour les femmes.

Dans un prochain numéro nous reviendrons avec plus de détails sur les différents procédés employés dans la composition de l'aquarelle par les maîtres français ou étrangers.

LOUIS LECLERE.

(La suite à un prochain numéro.)

BIOGRAPHIE.

MICHEL CERVANTÈS.

Il y a peu de littérateurs du premier ordre qui aient une biographie intéressante. Les événements de leur vie sont leurs ouvrages. Vous avez déjà pu faire cette remarque en lisant la biographie de Shakspeare. Les jours de La Fontaine se sont écoulés sans accidents graves ; Molière est à peu près dans le même cas ; et pour remonter plus loin, que nous est-il parvenu de la vie privée d'Horace et de Virgile ? Il n'en est pas de même pour l'homme illustre que nous allons vous faire connaître. Malheureusement ses contemporains restèrent longtemps ignorant son génie, et il a fallu bien des recherches, une admiration bien ardente pour retrouver les accidents qui agitèrent l'existence du plus beau génie dont l'Espagne puisse s'honorer.

La Grèce vit des villes se disputer l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. Même rivalité s'éleva sur la tombe de Michel Cervantès : Madrid, Séville, Tolède, Alcazar de San-Juan, Esquivias, Consuegra, et Alcalá de Henarès revendiquèrent cette gloire qui, en définitive, est demeurée à la dernière de ces cités. Michel y fut baptisé le 9 octobre 1547. Il descendait d'une famille connue, et ses ancêtres avaient de loin en loin joué un rôle dans l'histoire de son pays. Le théâtre de ses premières études fut probablement Alcalá, qui possédait alors une université. Tout jeune il témoigna de son ardent désir pour s'instruire ; à onze ans il était déjà passionné pour les jeux du théâtre. Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, il se rendit à Salamanque, où il étudia pendant deux années. Là, pour quelques fêtes officielles, il écrivit des vers qui lui valurent l'estime de ses maîtres ; l'un d'eux le nommait son *cher et bien-aimé disciple*.

Enhardi par ces premiers succès, Michel Cervantès écrivit quelques sonnets, des romances et diverses poésies que le temps n'a point respectés. Quelque temps après on le voit attaché à un prélat romain, le cardinal

* Voir le *Magasin des Demoiselles*.

Acquaviva, qu'il suivit en Italie (décembre 1568). Il était entré chez le cardinal en qualité de valet de chambre. Peut-être, en acceptant cette position inférieure Cervantès, dont la famille était fort pauvre, espérait-il s'ouvrir une carrière dans l'Église, peut-être n'eut-il en vue que de visiter ainsi Rome et l'Italie. Quoi qu'il en soit, en 1569 il quitta la maison du cardinal pour s'engager en qualité de soldat dans les troupes espagnoles qui occupaient une partie des provinces méridionales de l'Italie. Selim II venait de s'emparer de l'île de Chypre. Les flottes de l'Espagne, de Venise et de Rome s'unirent sous les ordres de don Juan d'Autriche, et le jeune soldat fut embarqué sur la galère *la Marquesa*. Le 7 octobre 1571, la flotte combinée rencontra l'escadre turque à l'entrée du golfe de Lépante, et l'action s'engagea. Quoique malade, Cervantès sollicita le poste le plus périlleux ; il se conduisit en héros. Il reçut deux coups d'arquebuse dans la poitrine et un troisième coup lui brisa la main gauche. Les chrétiens victorieux déposèrent leurs blessés à Messine. La sollicitude de don Juan s'étendit d'une manière particulière sur le pauvre et noble blessé, et lorsqu'il fut rétabli il reçut une haute paye de trois écus par mois.

Cervantès reprit la mer l'année suivante ; il figura parmi les troupes qui menacèrent Alger et Tunis, et revint à Palerme avec la flotte. A cette époque il avait vingt-huit ans : estropié, malade, toujours simple soldat, il résolut de revenir dans sa patrie. Il obtint de son général les lettres les plus honorables, adressées au roi. Le vice-roi de Sicile recommandait, de son côté, aux ministres de Sa Majesté catholique, le valeureux soldat de Lépante.

Muni de ces puissantes recommandations, Cervantès s'embarqua sur une galère avec son frère Rodrigo, soldat comme lui. Le 26 septembre 1575, la galère fut enveloppée par une escadre algérienne, et après un combat terrible, Cervantès et ses compagnons tombèrent aux mains ennemies. Les Algériens firent le partage des captifs, et le poète échut au chef de la flotte, au renégat grec Dali-Mani. Dès que ce misérable eut pris connaissance des lettres dont Michel se trouvait porteur, il le considéra comme un homme de marque, pour lequel il obtiendrait une forte rançon.

La position du malheureux captif devint horrible, mais il garda son ferme courage ; sans fortune, sans appui, il rêva la liberté. Les peines les plus atroces, les supplices les plus effrayants n'arrêtèrent pas un instant sa persévérante audace, et son génie lutta contre l'adversité avec un calme et une ardeur qui donnent la plus noble idée du caractère de ce grand homme. Non content de vouloir s'affranchir, il voulait encore rendre à la liberté ses

compagnons d'esclavage, et dans ce généreux dessein jamais il ne témoigna ni peur ni faiblesse. Avec cinq d'entre eux il parvint à sortir d'Alger pour gagner Oran; mais le Maure qui devait leur servir de guide les ayant abandonnés, ils se virent forcés de venir reprendre leurs chaînes et la servitude la plus lourde retomba sur Cervantès, chef du complot.

En 1576 un captif racheté porte à la famille de Cervantès une lettre de Michel. Aussitôt son père vend tout ce qu'il possède et se réduit, lui et ses filles, à la plus touchante pauvreté pour délivrer ses enfants. Ce sacrifice est inutile pour Michel; son maître ne trouva point la rançon suffisante, et tout ce que put faire le captif fut de consacrer la somme entière à la délivrance de son frère Rodrigo, qui paya sa liberté en 1577. En partant Rodrigo promet de faire équiper une frégate qui, touchant près d'Alger à un point convenu, devait briser les fers de Michel et de ses compagnons.

Ce projet de fuite était si habilement conçu qu'il mérite que nous nous y arrêtions.

« A trois milles d'Alger, dit M. Viardot dans une excellente notice sur l'auteur de *Don Quichotte*, du côté de l'Est, se trouvait le jardin ou maison d'été du kaïd Hassan, renégat grec. Un de ses esclaves nommé Juan, natif de Navarre, avait secrètement creusé dans ce jardin, qu'il était chargé de cultiver, une espèce de cave ou de souterrain. Là, suivant les instructions de Cervantès, et dès la fin de février 1577, s'étaient successivement réfugiés et cachés divers captifs chrétiens. Leur nombre, au départ de Rodrigo pour l'Espagne, s'élevait à quatorze ou quinze. C'était Cervantès qui, sans quitter la maison de son maître, gouvernait cette petite république souterraine, pourvoyant aux besoins et à la sûreté de ses membres. On douterait de ce fait, qui prouve toutes les ressources de son génie inventif, s'il n'était prouvé par une foule de témoignages et de documents. Il avait pour aides principaux dans son entreprise, d'abord Juan le jardinier, qui faisait le guet et ne laissait personne approcher du jardin d'Hassan; puis un autre esclave, appelé le *Doreur*, qui tout jeune avait renié sa religion, et plus tard était redevenu chrétien. Celui-ci était chargé des vivres à la caverne, dont personne ne sortait que pendant l'obscurité de la nuit. Quand Cervantès crut prochaine l'arrivée de la frégate que devait envoyer son frère, il s'enfuit du bague de Dali-Mani, et le 20 septembre, après avoir pris congé de son ami le docteur A. de Sosa, trop malade pour le suivre, il alla s'enfermer lui-même dans le souterrain. »

En effet, le 28 septembre, la frégate approcha du point convenu; tout

est prêt, l'heure de la liberté va sonner. Malheureusement, des pêcheurs tures, veillant la nuit, reconnaissent le navire chrétien et jettent de longs cris d'alarme. Le rivage se couvre de monde, la fuite est impossible. Plus tard, la frégate osa faire une seconde tentative; elle vint misérablement tomber au pouvoir des infidèles.

L'espoir avait soutenu le courage des malheureux vivant depuis si longtemps sous terre, et, quoique la fuite devint de jour en jour plus difficile, ils espéraient toujours, lorsque le *Doreur*, abjurant une fois encore la religion de ses pères, alla livrer au dey le secret du souterrain. Aussitôt des gardes s'élançant, ils garrottent les esclaves; mais Cervantès, avec la plus noble fierté, déclare qu'il est seul coupable, que c'est lui seul qui a tout préparé, tout fait, tout voulu. Traîné devant le dey, malgré les menaces, il maintient son affirmation, il revendique l'honneur et le péril; et telle est l'impression produite par son courage, que le dey, dont la cruauté épouvantait Alger, se contente de le faire jeter dans son bagne.

Ce revers, la terrible position dans laquelle se trouvait Cervantès ne l'arrêtèrent pas dans ses tentatives de fuite. Dès 1578, un nouveau plan de fuite est médité; le captif, surpris, est, après avoir vu un de ses complices empalé, condamné à recevoir *deux mille coups de corde*. Ce ne fut que par miracle qu'il échappa à l'horreur de ce supplice. En 1579, encore un plan découvert à la veille de son exécution, encore une nouvelle trahison. Cette fois, la trahison eut un caractère encore plus exécrable : ce fut un moine dominicain qui, pour l'appât d'un peu d'argent, livra au dey la vie de ses compatriotes. A cette époque, prêt à mettre le pied sur le navire, Cervantès s'était enfui du bagne et avait trouvé un asile chez un de ses anciens frères d'armes. Il entendit de sa retraite un crieur qui annonçait que celui qui cachait Cervantès serait puni de mort; aussitôt, sans rien écouter, il alla volontairement se présenter à son terrible maître, qui se contenta de faire enfermer le magnanime Espagnol dans un cachot affreux, où, chargé de fers, il languit cinq mois. « Quand je tiens sous « bonne garde, disait le dey, l'Espagnol estropié, je tiens en sûreté ma « capitale, mes esclaves et mes galères. »

Les parents de Michel n'oubliaient pas en Espagne leur malheureux fils. Trois cents ducats furent par eux remis aux frères chargés du rachat des captifs. Ces prêtres, chargés d'une si sainte mission, arrivèrent à Alger le 29 mai 1580; mais le dey exigea cinq cents écus d'or, et les pères, touchés de la noblesse du caractère du captif, empruntèrent de l'argent, et, le 19 septembre 1580, Michel Cervantès fut libre. Il mit à la voile à la

fin d'octobre 1580, et jouit enfin, ainsi qu'il l'a écrit, de l'une des plus grandes joies qu'on puisse goûter dans ce monde, qui est de revenir, après un long esclavage, sain et sauf dans sa patrie !

Michel trouva sa famille dans la plus triste misère ; il reprit du service encore, et, toujours comme simple soldat, il servit activement depuis 1581 jusqu'en 1583. C'est à cette époque que se réveilla en lui le souvenir et le goût de ses anciennes études. Il écrivit le poème de *Galathée*. Il se maria le 9 août 1586, et s'établit à Esquivias. Vers cette époque, il se lia avec plusieurs écrivains, et il résolut de travailler pour le théâtre afin de nourrir sa famille. « Je composai, dit-il, vingt ou trente comédies, qui toutes furent jouées sans qu'on leur adressât des offrandes de concombres ou d'autres projectiles ; elles coururent les rues sans sifflets, cris et tapage... » Au demeurant, ce sont de faibles ouvrages ; ce n'est pas dans cette carrière que Cervantès devait déployer tout son génie et conquérir une gloire immortelle.

A. G.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE.

LOUISE DE GUZMAN

(Explication de l'énigme historique.)

Louise de Guzman, fille de Jean Perèz, duc de Medina Sidonia, épousa Jean de Bragance, fils de Théodore de Bragance, septième duc du nom.

Les rois d'Espagne étaient maîtres du Portugal depuis 1580, mais ce pays n'aspirait qu'à reconquérir sa nationalité, et tenait ses regards fixés sur le duc de Bragance qui avait des droits au trône. Le duc possédait un esprit élevé, des connaissances étendues, l'amour de son pays et quelques-unes des vertus qui poussent les hommes vers de grandes destinées. Mais sans ambition, aimant la vie de famille, cultivant les arts avec succès, il craignait les périlleuses entreprises qui pouvaient compromettre son bonheur domestique.

Heureusement pour le Portugal et malheureusement pour l'Espagne, le duc de Bragance avait pour secrétaire Jean Pinto Ribeiro, et pour femme Louise de Medina Sidonia. Espagnole de naissance, elle avait pris en main avec une chaleureuse ardeur la cause du Portugal. Louise était une nature supérieure : elle avait l'âme haute, le cœur ferme et le caractère résolu.

Joignant à ses qualités toutes viriles une prudence froide, qui sait prévoir et prévenir le malheur, elle marcha lentement, pas à pas, vers le trône où la conduisait le génie de Pinto, les folles violences des Espagnols et le courage des Portugais.

Cette conspiration, unique dans les fastes de l'histoire, dura treize années, de 1627 à 1640. Pendant treize années Pinto agit, souleva, paya les mécontents, travailla l'âme irrésolue de son maître, renoua mille fois *les fils brisés, sans que les Espagnols, la vice-reine du Portugal et Vasconcellos, son principal ministre, pussent jamais étendre la main sur Pinto et sur les principaux chefs de la conjuration.*

Mais quand enfin le duc de Bragance eut adopté définitivement la conspiration, l'Espagne inquiète, avertie de l'orage par de sourdes rumeurs, ordonna au duc de se rendre à Madrid.... Alors de nouvelles indécisions troublèrent son âme : « Ne partez pas, lui dit sa noble femme ; à Madrid vous êtes un traître, à Lisbonne vous serez roi. Acceptez, acceptez la couronne qu'on vous offre ; il est beau de mourir roi, quand on ne l'aurait été qu'un quart d'heure. » Pinto fit comprendre à son maître que le danger était plus grand en arrière qu'en avant. Après s'être assuré de la complicité du vénérable Rodrigue de Cunha, archevêque de Lisbonne, il donna le signal de l'insurrection qui éclata le 3 décembre 1640. Le Portugal fut affranchi et le duc de Bragance proclamé roi sous le nom de Jean IV. Pinto, savant modeste, reprit alors ses travaux littéraires ; et la confiance de son maître le nomma président de la Cour des comptes et garde des Archives royales de Portugal. Pinto mourut en 1643. Jean, après un règne glorieux et une guerre heureuse contre l'Espagne, mourut le 6 novembre 1646, laissant à Louise la régence du royaume. Elle prit et tint le pouvoir *d'une main ferme, elle déploya les plus nobles facultés et rien n'eût manqué à son bonheur si son fils eût été digne d'elle.* Elle mourut le 18 février 1666. Louise de Medina Sidonia est une belle et grande figure historique. Les annales du Portugal ne parlent d'elle qu'avec le respect que commandent la vertu et le courage.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est l'illustre argentier qui, après avoir, avec Jeanne d'Arc, arraché la France aux Anglais, fut condamné par un indigne arrêt, et mourut en exil, honoré de toute la confiance du pape Calixte III.

HISTOIRE NATURELLE.

MOEURS DE QUELQUES INSECTES.

J'avais quatorze ans, et je venais de voir couronner ma persévérance à l'étude par le prix d'*excellence*.

Tremblante de douce émotion, pleurant de joie et de bonheur, j'avais reçu à la fois une modeste couronne et six beaux volumes de nos meilleurs auteurs, reliés avec magnificence. Quel que fût pour moi ce beau jour, il n'était pas complet cependant ; je n'avais pas, comme la plupart de mes compagnes, un père pour applaudir à mon triomphe, une mère pour s'enorgueillir de mes succès : cette pensée m'arrivait au cœur, cruelle et mordante, mêlant à ma joie quelques larmes amères. Hélas ! j'étais orpheline !

Un grand-oncle, mon tuteur, et une vieille tante, habitant à dix lieues de Paris un petit village appelé Boissy-Saint-Yon, étaient les seuls êtres au monde qui m'eussent, depuis ma naissance, donné quelques signes d'intérêt. Mais leur âge et leurs habitudes ne leur permettaient pas de se déplacer souvent ; aussi, avaient-ils jugé convenable de se dispenser d'assister à la distribution des prix. Le soir, on me remit une lettre ainsi conçue :

« Ma chère nièce,

« Sitôt la présente reçue, vous pourrez faire votre petit paquet, afin de venir passer près de nous le temps des vacances ; mais comme il ne serait pas convenable qu'une fille de votre âge voyageât seule en voiture publique, notre estimable voisin, M. Bonnet, marchand mercier, ira vous prendre dans sa carriole, demain 24 septembre, à sept heures du matin.

« Votre tante et moi nous vous attendons.

« Votre grand-oncle et tuteur,

François PIKE. »

Quelque laconique que fût cette lettre, elle me causa pourtant une grande joie ; c'était la première invitation de ce genre que me faisaient mes grands parents. Quelques visites de mon tuteur, qui venait ponctuellement payer chaque trimestre de ma pension et s'informer de ma conduite, étaient jusqu'alors les seules occasions que j'eusse de correspondre avec ces uniques membres de ma famille.

Mon oncle était un vieillard vert encore, dont le regard perçant annonçait l'intelligence et même un peu de malice ; fidèle aux modes de son époque, son costume n'avait jamais varié ; il portait les cheveux poudrés, un habit vert clair, à larges boutons, et une grosse canne à pomme d'ivoire ; il ne concevait pas qu'on pût se décider à couper ses cheveux, et il assurait que, si les hommes de notre siècle avaient la jambe *ournée* comme on l'avait de son temps, on ne serait pas forcé d'adopter d'affreux pantalons.

A cela près de quelques travers, bien excusables dans un homme de son âge, mon oncle passait pour être fort instruit, même savant ; dans ses visites, il me questionnait souvent en homme qui s'y entend, et, plus d'une fois, ses interpellations m'avaient fait rougir de mon ignorance.

Le lendemain, à l'heure dite, je montai, ou pour mieux dire on me hissa dans la carriole non suspendue du vieux mercier, lequel, après m'avoir installée dans le coin le plus confortable et s'être lui-même adossé dans l'angle opposé, se mit à dormir aussitôt avec toute la bonne grâce possible, laissant à son paisible cheval le soin de regagner le village, ce qu'il fit d'un pas lent, égal, et sans paraître le moins du monde se soucier de faire concurrence au chemin de fer. Huit heures pour faire dix lieues !

Si mon voyage n'était pas gai, mon arrivée le fut moins encore ; mon oncle était absent jusqu'à l'heure du diner, et il faut convenir que l'abord et la figure de ma tante ne pouvaient stimuler la gaieté d'une jeune pensionnaire : c'était une femme au maintien raide, à l'air glacé. Trop égoïste pour être bonne, trop faible pour être méchante, une seule chose l'occupait, la conservation de son être : elle craignait le soleil, la pluie, le froid, le brouillard ; aussi ne sortait-elle jamais ; elle ne causait pas, riait encore moins, et jamais il ne lui était venu en pensée qu'elle dût faire plaisir à quelqu'un. Aussi, quand je me hasardai bien bas à proposer une heure de promenade, elle trouva le soleil trop brûlant et l'heure mal choisie.

Mon oncle ne rentra que pour se mettre à table, et ces quelques heures m'avaient paru un siècle. Je prétextai un peu de fatigue et me retirai, le cœur tout attristé, dans la chambre que l'on m'avait destinée. En ouvrant ma fenêtre, j'apercevais la montagne de Saint-Yon, couronnée de pins toujours verts, et les ruines pittoresques de sa vieille abbaye ; au loin des bois d'une grande étendue ; puis, à droite et à gauche, dans la vallée, de riants vergers, où les pommes, les poires et les cormes, venaient réjouir la vue par leur nombre et la richesse de leurs couleurs.

Je venais de me mettre au lit, et je cherchais dans mon esprit le moyen

de visiter le lendemain ces beaux sites, en dépit des précautions de ma tante. Je pensais à m'adresser pour cela à mon tuteur, lorsque Catherine, grosse fille fort simple et l'unique bonne de la maison, entra dans ma chambre en allongeant la tête et mettant un doigt sur sa bouche :

« Mam'selle ! dormez-vous ? »

— Non, Catherine, non, je ne dors pas ; mais, que voulez-vous ?

— Avez-vous bien fermé c'te porte ? »

En faisant cette question, Catherine regardait une porte de ma chambre, qui communiquait au cabinet de mon oncle, de l'air aussi effrayé que devait l'avoir la femme de Barbe-Bleue le jour de son indiscretion.

« Pourquoi cela ? lui dis-je, presque émue moi-même par son air d'effroi.

— C'est que... » et Catherine, s'approchant subitement de mon oreille, me dit avec vivacité : « Mam'selle, vot' oncle est fou !... oui, fou, ou bien en enfance ; c'est la même chose ; c'est les livres qui lui ont tourné la tête, et, quelque jour, il arrivera ici de grands malheurs !... D'abord, quand ça a commencé à lui prendre, il attrapait des mouches et les enfilait dans de grandes épingles, et puis il s'amusait à compter leurs pattes, ni *pus* ni moins qu'un enfant de deux jours ; après, c'a été le tour des chenilles, des papillons, qu'il gardait ben précieusement comme des reliques, des vilains insectes, qu'il appelait des né... des né... crophores, et qui se trouvent, je n'ose pas dire où... Avec ça, il n' parle *pus* sa langue ; c'est un jargon qu'on n'y connaît goutte. Il dit que d'piquer des papillons, c'est de l'entomologie ; écorcher des oiseaux, de l'ornithologie ; il ne parle que de zoologie, de conchyliologie ! un galimatias à en faire pitié. »

Je ne pus retenir un grand éclat de rire ; mais elle poursuivit en ajoutant : « Riez, mam'selle, riez ; patience, vous ne rirez pas toujours ; si ce n'était que ça, encore passe ; mais ça va de pire en pire ; à présent, c'est des lézards, des crapauds, des vilaines bêtes, comme des poissons, auxquels il coupe la tête, et qui marchent toujours, et qu'il appelle des salamandres.

— Eh bien ! Catherine, c'est que mon oncle est naturaliste, voilà tout. Oh ! que j'en suis aise, et comme je vais m'amuser !

— Vous amuser ! vous amuser, Jésus ! Ah ! ben oui. Savez-vous, à l'heure qu'il est, quelle compagnie il a dans sa chambre ? dans sa propre chambre ! Une tortue ! une tortue, qu'il laisse courir la nuit, et qui finira par l'étrangler... Et là, à côté de vous, dans ce cabinet, il y a une affreuse vipère qu'il a rapportée avant-zhier du bois. Oh ! mam'selle, pouvez-vous rire de choses pareilles ? »

Et Catherine courut voir encore si la porte du cabinet était bien fermée.

« Allez, poursuivit-elle, c'est toujours ben triste tout ça. On n'est pas en sûreté avec les fous ! Si vous voyiez ce cabinet, on ne s'y reconnaît pas ; c'est un pêle-mêle de cailloux, de coquilles, de vieilles mâchoires d'animaux, de squelettes, de rats, de taupes, de mousses, d'herbes sèches, un *fouillis* à ne pas s'y retrouver. Si madame avait voulu me croire, depuis longtemps elle aurait jeté tout ça par la croisée ; ça entretient sa folie ; quand il a trouvé quelque bête nouvelle, il a des accès qui crie, qui bouscule tout, qui saute et gesticule comme si y n'avait que quinze ans !

— Ma chère Catherine, la science est une chose que nous devons respecter, et, si vous aimez votre maître, vous devez l'aider dans ses goûts, loin de les blâmer, loin de les contrarier.

— Pardienne, oui, je l'aime, ce cher monsieur ; mais, croyez-vous que ça ne soit pas humiliant qu'à présent on l'appelle dans le village M. Piquemouche, au lieu de Pike tout court.

— Laissez rire les ignorants, Catherine, et ne vous occupez pas de cela. »

Catherine prit sa chandelle, et me souhaita le bon soir avec un air d'humeur ; quant à moi, ravie de sa confiance, je me promis bien de la mettre à profit.

Le lendemain matin, sitôt que j'aperçus mon oncle au jardin, je courus le rejoindre.

« Si matinale, ma chère nièce, me dit-il gaiement ; je croyais que les Parisiennes se levaient à neuf heures !

— En pension, mon oncle, on se lève à six ; c'est l'heure de l'étude.

— L'étude ! reprit mon oncle, en me regardant fixement ; est-ce que vous aimez l'étude ? les sciences, par exemple ?

— Oh ! oui, mon oncle, surtout celles qui tiennent à l'histoire naturelle, les mœurs des animaux, l'histoire des fleurs ; tout cela est si intéressant...

— Vrai ! ma chère nièce..., mais..., en vérité..., votre front est large, développé... Dans ces proéminences, je vois un signe certain d'aptitude et d'intelligence... Combien cette découverte me rend heureux, Amélie, vous..., tu seras le seul homme de ta famille ! »

Pour la première fois, mon oncle venait de me tutoyer.

« Viens, me dit-il, nous allons faire une promenade au bois voisin, et tu verras que, pour trouver des choses curieuses, on n'a pas besoin d'aller loin. »

LOUISE LENEVEUX.

(La suite au prochain numéro.)

POÉSIE.

LE CHASSEUR, LE LION ET LE LAPIN.

FABLE.

Avec ses chiens, dans la prairie,
Un chasseur poursuivait un timide lapin.
Le pauvre en fuyant lui demandait la vie :
Sourd à ses cris, notre inhumain
Allait le mettre à mort, lorsque sur son chemin
A l'improviste un lion se présente.
Ce fut alors le tour du Nemrod de trembler,
De frémir, de se désoler.
Il croit déjà sentir la dent sanglante
Du terrible animal, et pour sauver ses jours
A la prière il a recours.
« De me fléchir perds l'espérance,
Interrompt le lion ; tu parles de clémence
Mais toi-même en eus-tu pour ce faible lapin ? »
Il dit et l'étrangle soudain.

Si nous voulons avoir des droits à l'indulgence,
Montrons-en pour notre prochain.

THÉOD. LORAIN.

RÉCRÉATIONS.

RÉGINE

OU

L'INVENTION DU POINT D'ALENÇON.

(Suite et fin.)

M^{lle} Victoire avait un petit chien, de cette race de carlin perdue de nos jours; cet animal imitait en tout sa maîtresse : laid comme elle, hargneux comme elle, il était pour ainsi dire le complément de sa mauvaise humeur, et lorsqu'elle grondait un des gens de la maison, ce qui lui arrivait au moins vingt fois par jour, le mauvais petit carlin, se mettant de la partie, allait mordre les mollets du domestique grondé; cette fois, il ne s'en fit faute et se jeta sur les jambes de Lapierre; celui-ci, voyant que M^{lle} Victoire avait le dos tourné, voulut se venger d'un seul coup et d'elle et de son chien; il était près d'une fenêtre ouverte, il prit le carlin et le jeta sur le pavé de la cour.

Un double cri partit aussitôt, et les gens de l'hôtel, attirés par ce bruit, aperçurent au milieu de la cour une pauvre femme étendue à terre et poussant des gémissements plaintifs, puis à côté d'elle le carlin se plaignant non moins douloureusement.

On était au mois de décembre; il avait plu la veille et gelé le matin, de sorte qu'un verglas couvrait le pavé de la cour; une pauvre femme venait d'entrer dans l'hôtel, elle tenait un placet à la main, et cherchait à qui parler; elle s'avança ainsi vers le perron et commençait à le monter, lorsqu'un objet qui lui tomba sur la tête la fit trébucher, puis tomber, et cela si malheureusement qu'elle se foula le pied. Dans un instant tous les gens de l'hôtel arrivèrent, on s'empessa autour des deux infortunés; M^{lle} Victoire prit son chien dans ses bras, et l'emporta en criant plus fort que lui. Disons tout d'abord que carlin n'avait rien; quant à la pauvre femme, c'était différent; Régine arrivée la première sur le lieu de la scène fit transporter la blessée dans une salle basse de l'hôtel, la fit poser sur un lit de camp, et donna ordre d'aller chercher un médecin. Sur ces entrefaites, M^{me} Colbert, attirée par le bruit, sortit de son appartement; traversa plusieurs pièces, et aucun laquais n'étant à son poste, elle mar-

cha jusque sur l'escalier; elle y trouva son mari que le bruit et la même absence des laquais avaient aussi attiré jusque-là; tous les deux se rendirent dans la salle basse que vous savez, et s'approchèrent du lit de camp où gisait la pauvre inconnue.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années environ, et dont les traits amaigris par la souffrance offraient cependant encore les vestiges d'une grande beauté; son costume, bien que très-propre, dénotait une grande misère: une robe de soie usée et un mantelet de la même étoffe la garantissaient mal des rigueurs de la saison.

En apercevant le ministre et sa femme, l'inconnue voulut se soulever.

« Restez, madame, lui dit Colbert, qui cherchait à se faire pardonner sa mauvaise humeur du matin, et qui savait par expérience qu'un acte de bienfaisance allait toujours droit au cœur de sa chère Marie; restez, madame, répéta-t-il, et veuillez me dire quel sujet vous a amenée chez moi. »

La pauvre dame répondit: « Il y a trente ans que mon mari, cadet de famille, est mort au service de Louis XIII, et depuis je sollicite en vain une pension de veuve.

— Quel était le nom de votre mari, madame, lui demanda le ministre.

— D'Alençon. »

Colbert inscrivit le nom sur ses tablettes, et se retira en ordonnant de faire transporter M^{me} d'Alençon dans une des chambres de l'hôtel et d'en avoir le plus grand soin, puis il offrit son bras à sa femme, qui fit signe à Régine de la suivre.

« Ma chère amie, dit Colbert en quittant sa femme à la porte de son appartement, dans une heure je serai chez vous, appelez-y vos femmes, j'ai à causer d'une question à laquelle vous, ma chère Marie, ou l'une de vous, répondra peut-être; ah! ajouta Colbert en soupirant, le métier de ministre est un rude métier! »

CHAPITRE IV.

La garniture de robe de M^{me} de Saint-Simon.

En entrant dans le salon de madame Colbert, le ministre l'embrassa d'un seul coup d'œil; Marie, assise sur une bergère, avait derrière elle six jeunes filles qui se tenaient debout, dans l'attitude du respect mêlée d'un peu de curiosité; aux pieds de Marie, Régine agenouillée achevait d'agrafer un bracelet de diamant au bras de sa belle maîtresse. En aperce-

vant son mari, Marie se leva et fit quelques pas au-devant de lui ; Colbert prit la main de sa femme, la ramena à sa place et alla s'asseoir sur une bergère en face d'elle et de l'autre côté de la cheminée. Le visage du ministre était si sombre et si sévère, que toutes les jeunes filles en furent intimidées. Régine seule, en enfant gâtée qu'elle était, resta agenouillée près de sa noble maîtresse et osa de temps en temps lever ses regards sur le front superbe et plein de génie du ministre de Louis XIV.

A peine assis, Colbert s'écria : « M^{lle} de Soissons s'est mariée. »

Étonnée de cette phrase et surtout de l'accent farouche avec lequel elle avait été prononcée, Marie leva les yeux sur son mari. « Eh bien, monseigneur ? dit-elle.

— Vous étiez à l'église ; vous avez vu la robe de M^{me} de Saint-Simon, dit le ministre du même ton soucieux et sombre.

— Oui, monseigneur, répondit Marie de plus en plus surprise.

— La garniture de cette robe ? dit le ministre s'animant de plus en plus.

— Oui, monseigneur, répondit encore Marie.

— Savez-vous combien a coûté cette garniture de robe ? cria presque Colbert.

— Non, monseigneur, répondit Marie.

— Trente-six mille livres, madame, trente-six mille livres !! et la voix de Colbert était si éclatante que Marie et ses femmes en devinrent toutes pâles.

— La dentelle m'en a paru fort belle, se hasarda de dire Marie.

— Et savez-vous d'où vient cette dentelle, madame ? dit Colbert.

— Je l'ignore, monseigneur, répondit M^{me} Colbert.

— De Venise ! madame, de Venise ! acheva Colbert en se levant et s'avançant menaçant vers sa femme.

— Eh ! mon Dieu, monseigneur, que voulez-vous que j'y fasse ? dit Marie se reculant effrayée.

Colbert se mit à arpenter le salon à grands pas : « J'ai passé ma vie à rêver la gloire de la France, j'ai parcouru moi-même toutes les provinces pour y établir des fabriques, j'ai protégé le commerce et l'industrie qui font la richesse des États, et voici qu'une femme, avec sa robe et un chiffon de dentelle, vient bouleverser et contrarier tous mes projets ! Vous me croyez fou, Marie, et vous vous étonnez qu'un ministre ait perdu le sommeil depuis huit jours pour une garniture de robe ; vous ne me comprenez pas, et ne prévoyez rien. Voici ce qui va arriver. M^{me} de Saint-Simon a paru à la cour avec une garniture en point de Venise qui a coûté

trente-six mille livres, le roi l'a trouvée très-belle; demain la reine, toutes les dames de la cour, et vous, toute la première, vous irez chercher toutes vos dentelles à Venise, et porterez nos capitaux en pays étranger, tandis que nos fabricants à nous mourront de faim!

— Mais, le moyen d'empêcher cela? dit Marie, qui commençait à comprendre.

— Le moyen! répéta Colbert; il s'agit de dentelle, vous êtes femme, consultez-vous avec vos femmes, et tâchez de le trouver. La Hollande a son point, l'Italie a son point, la France restera-t-elle en arrière, dans cette immense branche d'industrie?

— Demandez huit jours, ma chère maîtresse, dit Régine bas à Marie.

— Soit! » dit Colbert qui avait entendu, et il se retira.

CHAPITRE V.

Le point de France.

Les huit jours qui suivirent cette petite scène, Colbert parut à peine chez sa femme. Quant à Régine, après une petite visite faite à la dame d'atours de M^{me} de Saint-Simon, elle se renferma dans sa chambre et n'en sortait pas, même pour prendre ses repas. Le huitième jour au matin, Régine sortit de chez elle, un petit carton à la main, et se rendit d'abord chez M^{me} Colbert et la pria de l'accompagner dans le cabinet du ministre. Marie s'y étant prêtée de bonne grâce, les deux jeunes femmes passèrent chez Colbert. Elles le trouvèrent avec M^{me} d'Alençon, dont la foulure était guérie, et qui prenait congé du ministre et le remerciait d'une pension que Colbert lui avait fait avoir sur la cassette particulière du roi.

« Eh bien, dit Colbert à la vue de sa femme avec Régine, la France a-t-elle trouvé son point? »

Pour toute réponse, Régine ouvrit son petit carton et en tira une aune de dentelle. Colbert s'en saisit, sa puissante main tremblait sous ce frêle tissu.

« Oh! sublime effort du génie féminin! s'écria-t-il le front radieux et examinant avec admiration chaque fil de ce merveilleux ouvrage; c'est plus beau, mille fois plus beau que le point de Venise de M^{me} de Saint-Simon! Puis, un nuage assombrissant les traits du ministre, il ajouta: Mais qui forcera nos dames à préférer cette dentelle à l'autre?

— La mode, répondit modestement Régine.

— Et le moyen de la faire venir? dit encore le ministre.

— C'est très-facile, mon cher seigneur, lui dit sa femme. Que le roi

donne une garniture de cette même dentelle à M^{me} de Saint-Simon, et certes elle laissera de côté son point de Venise pour se parer du cadeau du roi ; la reine ne voudra pas rester en arrière d'élégance avec M^{me} de Saint-Simon ; nos duchesses, moi la première, voudront à leur tour des dentelles pareilles à celles de la reine ; les bourgeoises, qui veulent nous singier en tout, payeront un prix fou cette délicieuse parure ; et vous voyez...

— Que si votre jeune amie est une petite fée, dit le ministre, vous, ma chère Marie, vous êtes une femme de bons conseils. La France enfin, elle aussi, aura son point ! »

Depuis un moment, soit curiosité, ou tout autre sentiment, M^{me} d'Alençon s'était approchée du ministre, et cherchait à voir la dentelle qu'il tenait dans sa main ; tout à coup elle s'écria :

« O mon Dieu!... ce point... que j'ai inventé, et que mademoiselle a si bien imité, de qui le tient-elle ? »

— Hélas ! madame, de ma mère ! répondit Régine.

— Le nom de votre mère ? s'écria M^{me} d'Alençon.

— M^{me} Jeanne, de Cambrai... »

M^{me} d'Alençon interrompit vivement la jeune fille : « Oh ! dites, dites, ne vous appelez-vous pas Régine ? n'avez-vous pas quitté Cambrai en 1638, pour aller à Blois?... »

Et comme l'émotion suspendit un instant la voix de l'étrangère, Régine acheva : « Chercher M^{me} Duvillard, et me faire reconnaître d'elle, au moyen de cette moitié de bague où est tracé le nom d'Antoinette.

— Ma fille!... ma fille!... que je cherche depuis vingt-six ans ! » s'écria M^{me} d'Alençon avant même de jeter les yeux sur la bague que Régine avait tirée du corsage de sa robe.

Une explication s'ensuivit, que vous devinez, mes jeunes lectrices... ne voulant point traîner dans la misère le nom illustre de son mari, la mère de Régine avait pris celui de M^{me} Jeanne. Le service que la jeune fille venait de rendre au ministre avait déjà reçu sa première récompense en lui rendant une mère qu'elle ne cherchait plus, mais qu'elle pleurait toujours.

Colbert fit venir de Flandre et de Venise des ouvrières qu'il établit dans un couvent ; il mit à leur tête Régine et sa mère, et le point d'Alençon, du nom de celles qui l'inventèrent, naquit en France.

EUGÉNIE FOA.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

A CAMILLE.

Novembre 1850.

Certes, la responsabilité qui pèse sur moi à tous les changements de saison serait capable d'effrayer des esprits moins téméraires que le mien. Beaucoup de gens se figurent qu'il est facile de s'habiller élégamment à bon marché, et qu'il n'est besoin d'aucune étude particulière, d'aucun instinct pour prédire à coup sûr le chapeau, la robe, le pardessus qui seront, non généralement portés, mais adoptés par les femmes de goût.

Il y a telle et telle mode charmante qu'on abandonne bien vite à Paris, parce qu'elle se répand trop vite; telle autre, déclarée peu gracieuse, a un cachet de distinction inimitable. Il faut ajouter aussi que les marchands de province trompent souvent leur clientèle et lui font accepter ce que nous appelons ici des *vieilleries*. Par exemple, les grappes de malaga, en perles blanches, que l'on trouvait si jolies sous les chapeaux, il y a deux ans, sont resserrées maintenant dans les cartons, ou passées dans les profits des femmes de chambre, et cependant je suis sûre que dans quelques villes de province on les vend comme la dernière nouveauté.

Puisque j'ai commencé par parler coiffure, je vais m'occuper des chapeaux, objets si importants de la toilette. Pour moi, un chapeau dont la forme n'est plus à la mode, n'existe pas. Il vaut mieux acheter des coiffures bien simples, peu coûteuses, et les changer si elles ne peuvent être arrangées, que d'avoir un beau chapeau que l'on fait grimacer en tout sens et dont la passe ou la calotte accuse toujours l'âge. Cette année, le changement dans la coupe n'est pas très-sensible. La passe est toujours évasée, sans exagération, pour laisser la place aux bandeaux bouffants; elle est fermée du bas. Tous les fonds sont très-renversés. Avant d'énumérer les différentes variétés de velours et de satin, je vais enseigner un moyen d'utiliser un chapeau de velours de deux ans, devenu trop petit. On employait jadis des biais, des rouleaux; mais c'était lourd et l'on sentait le raccommodage sous la couture. Cet hiver, on ajoute à la passe en dessus et en dessous, une dentelle noire un peu froncée, soutenue

de loin en loin par de petits laitons de soie. Ces deux dentelles ainsi coquillées l'une sur l'autre forment une espèce de coulisse qui sied très-bien au visage. On orne le chapeau avec quelques bouts de dentelle, sans ruban. Il y a des feutres noirs très-bien portés, ornés de rubans écossais en reps, plus ou moins vifs; le dessous et les brides sont pareils. Les dames ajoutent à la passe deux petits bouquets de plumes écossaises, c'est-à-dire que ces plumes sont mouchetées à leur extrémité de points jaunes, bleus, verts, enfin de toutes les couleurs du ruban. Cette nouveauté est très-originale et très-distinguée. Le feutre gris, gris un peu noisette, car le gris écru est déjà vieux, s'orne de la même façon. Ces chapeaux se doublent de satin *froncé*; cette doublure se termine par trois rangs de plis *froncés* et espacés qui entourent la passe. Entre chaque espace on peut poser un velours étroit surmontant une petite dentelle noire. Lorsque la garniture n'est pas écossaise, les tours de tête sont composés de flots de velours et de galons; velours noir avec galons vert, rose, bleu, orange.

Voici une liste de chapeaux dont les ornements sont jolis et nouveaux :

Chapeau de velours vert-Chambord (c'est un vert entre le vert-laurier et le vert-Isly), orné de nattes moitié satin, moitié velours.

Capote de satin couleur Giselle (c'est un noisette claire à reflets rougâtres), ornée de petites blondes blanches sur les coulisses, ou de biais de velours.

Chapeau de velours découpé vert-de-gris sur satin de même couleur.

On emploie aussi ces découpages partiellement sur capotes. J'en ai vu une scabieuse dont la calotte et l'espace des coulisses du milieu de la passe étaient recouverts de velours découpé, gros bleu. De chaque côté était attachée une touffe de petites plumes scabieuse et gros bleu. Le velours découpé est, dit-on, fort cher (22 francs le mètre).

On découpe aussi le velours épinglé pour le poser sur du satin. Un chapeau rose découpé en étoiles est très-habillé pour jeune fille.

Une capote vert-Isly, satin ou velours, à grosses coulisses sur toute la passe, *peut se doubler de satin blanc*; mais généralement les dessous sont assortis. On garnit aussi les capotes de couleur sombre de ruches en velours, ce qui est un peu lourd, ou de dentelle noire. Au bord de ces capotes se coud une dentelle noire (voir la gravure d'octobre); mais cette mode, ainsi que celle des plumes, ne convient qu'aux dames. Les capotes de velours feutre se doublent à volonté de couleur tranchante, rose, bleu et même cerise.

Voici toute une liste assez complète, je crois, pour te renseigner. Je dois

ajouter que depuis l'apparition du castor, on ne voit ni paille noire ni peluche.

J'arrive aux pardessus, et le champ est vaste. Il ne faut pas toujours se fier, lorsqu'on achète, aux premiers étalages, car les *rossignols* de la saison passée en font souvent tous les frais, et il faut être bien Parisienne pour reconnaître un manteau revu, corrigé et rajeuni. Le vêtement négligé qui fait fureur est l'ancien crispin, qui n'a aucune couture mais seulement deux ou trois pinces sur les épaules. Pour le lancer comme nouveau, on lui a donné le nom de Talma; en résumé, ce n'est qu'un très-grand collet, qui se coupe en long de l'étoffe. Ordinairement on le fait en drap; il en faut à peu près 2 mètres. Ce manteau, droit fil par derrière, a 3 mètres 85 cent. de tour, 97 cent. de hauteur derrière et 82 cent. devant. Il est orné d'un large galon de 6 cent., posé en brandebourg ou soutaché en large lacet tout autour; il peut être boutonné tout au long par devant. Pour tenir le manchon ou donner le bras, on relève les devants comme un châle; enfin, c'est à peu près le manteau cloche que nous avons donné il y a deux ans; c'est pourquoi je ne t'ai pas envoyé ce patron. Ce manteau ne se ouate que sur les épaules; il se fait en noir, gros bleu, marron. On en a essayé en gros vert; il n'a pas réussi, il avait trop l'air tapis de billard.

Le pardessus demi-ajusté a conservé sa vogue. Je t'en envoie un bon patron; tu peux le garnir de dentelle de laine ou d'effilés pour le dehors, le porter simple ou soutaché pour l'intérieur: il est très-distingué en velours pain brûlé. On peut l'ajuster en resserrant les coutures et en formant des pinces sur la poitrine, mais seulement pour l'appartement.

Tu trouveras aussi un patron de grand collet à couture, qui se garnit de trois volants. On peut le tailler en drap gris mélangé très-léger, ou en mérinos. (Voir l'explication et la gravure de modes.)

Outre ces pardessus, il y a encore le paletot à manches de l'année passée, en velours ou satin à la reine. Pour dame, il est garni de fourrure ou de dentelle; enfin il n'a point changé de physionomie.

Le paletot à longs poils, traîtreusement baptisé du nom d'Ourson, a peu de chance de succès. Il n'est bon que pour le matin ou le voyage.

Le *manteau à châle* est une nouveauté. Ce n'est plus le petit châle de l'année dernière, qui ne couvrait même pas l'avant-bras. Celui-ci est très-ample, très-long: il est en trois morceaux, le dos et les deux devants. En drap il est négligé; en velours brodé de passementerie il est habillé.

On brode et l'on soutache beaucoup, cette saison, les vêtements de sortie.

Les robes dont les façons varient bien peu depuis deux ans, sont pour la ville, toujours montantes et fermées ; pour les robes de laine, c'est la seule coupe qui convienne ; on en fait beaucoup à basques.

Les redingotes en drap brodées au passé, en galons de soie, sont accompagnées d'un pardessus, ou d'un Talma. Les manches de ces redingotes sont ouvertes pour laisser passer des manches de broderie anglaise à poignets.

Outre les étoffes de laine que je t'ai indiquées le mois dernier, il y en a une à reflets qui se vend par robe, parce qu'elle est à disposition, c'est-à-dire que la jupe est ornée de raies de couleur tranchante, soit par devant si c'est une redingote, soit au bas du jupon si c'est une robe. Les manches sont aussi avec des bandes. Ce tissu est cher pour l'usage auquel on le destine.

Les robes de soie les plus nouvelles se font aussi à disposition. Pour dame, on voit une étoffe brochée sur un fond à côte : on l'appelle, je crois, *droquet* ; puis les moires antiques qui coûtent de 30 à 35 francs le mètre, le damas, le satin reps, le satin broché, le satin à la reine chiné et le velours. Une jolie robe de popeline ou de gros d'Ecosse, vert, marron ou gros bleu, soutachée en noir, est très-élégante pour jeune personne.

Toutes les robes habillées sont ouvertes en cœur ; aussi trouveras-tu encore un dessin de fichu à plastron sur une des planches de ce mois. Les sous-manches ouvertes en dentelle sont les seules qui puissent accompagner une belle toilette de diner. Pour le négligé, les frileuses ont adopté une mode qui concilie toutes les exigences. Dessous le dernier volant (mousseline brodée ou jaconas) on ajoute un bouillon terminé par un poignet. De cette manière la manche de robe est bien soutenue par les garnitures des sous-manches et le froid ne peut pénétrer jusqu'au bras. Presque toutes ces manches, au lieu d'être attachées de la manière ordinaire, sont retenues par des boutons d'or ou d'imitation en esclavage. Les entre-deux ne se déchirent pas, puisqu'ils ne soutiennent que deux boutonnières et pas de boutons ; et puis l'orfèvrerie produit un gracieux effet à côté de la lingerie.

Voici une réalisation de promesse qui doit surpasser ton attente. Tu reçois avec ma lettre une aquarelle charmante (Le Lavoir) que je te conseille d'encadrer de suite. Pour qu'elle produise tout l'effet voulu, il faut qu'elle soit collée avec de la colle à bouche sur un papier-carton de 43 centimètres de haut sur 36 de large.

Maintenant tu vas être forcée de me savoir gré de la série d'ouvrages, de patrons du journal, qui sont tous fort jolis. Je te recommande ma garniture vermicelle et ma petite corbeille à jetons; tu verras si elles sont dignes d'être vantées. Le sac à tabac fait aussi très-bon effet. J'ai pensé qu'au moment du jour de l'an il ne fallait oublier ni les joueurs ni les fumeurs; en songeant aux travailleuses j'ai fait dessiner une ménagère expliquée tout au long.

La musique est inédite, les romances sont de Masini et d'Henrion. Quant aux polkas tu verras, en les déchiffrant, si j'ai tort de les trouver à mon goût.

Mais je m'arrête, le grand chevalier de la Manche, de si héroïque mémoire, affirme que la louange que l'on se donne avilit... Je ne dis plus un mot... et j'attends tes félicitations.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Nettoyage des cadres dorés.

Enlevez bien soigneusement avec un linge fin la poussière qui souille la dorure; puis faites un mélange de trois onces de blanc d'œufs et une once d'eau de javelle; que ce mélange soit bien battu et bien uni: servez-vous-en pour laver votre dorure. Quand le cadre est bien revenu, donnez-lui une couche du vernis dont se servent habituellement les doreurs sur bois.

Encre pour marquer le linge.

Prenez : Sous-carbonate de soude, 30 gram.
Gomme arabique, 8 »
Eau, 30 »

On fait dissoudre ces deux substances dans la quantité donnée d'eau, et l'on se sert de cette solution pour gommer le linge à l'endroit que l'on veut marquer, et sur lequel on écrit ou l'on imprime à l'aide d'un cachet en bois dur ou d'une plume peu fendue, avec l'encre faite suivant le procédé qui suit :

Prenez : Nitrate d'argent fondu, 8 gram.
Eau distillée, 24 »
Gomme arabique, 4 »

Cette encre est presque incolore, on la colore avec un peu de noir de fumée ou d'encre de Chine.

Les lettres que l'on forme avec cette préparation ne tardent pas à paraître lorsque le linge marqué est exposé au soleil. La marque ainsi faite résiste très-bien au lessivage ordinaire, si l'on a eu soin de ne pas trop gommer le linge, de manière que la seconde préparation puisse

pénétrer le tissu. Il faut aussi avoir le soin de laver la partie que l'on a gommée, lorsque les traits noirs sont revenus. Ce lavage a pour but d'enlever la soude qui pourrait agir trop vivement sur l'étoffe.

OUVRAGES DIVERS

PATRON.

Explication du patron de pardessus.

(Voir les Nos 1, 2, 3 de la planche.)

Ce pardessus se fait à volonté en drap, velours ou mérinos.

En mérinos il ne se brode pas.

En velours ou en drap on peut y ajouter le dessin que nous donnons, qui se compose d'un large lacet que l'on coud des deux côtés et d'une petite soutache qui se fixe par un point au milieu, comme toujours. On peut faire ces broderies couleur sur couleur, ou noir sur marron, gros bleu, etc.

Le n° 1 est le devant du pardessus qui se taille droit fil.

Le n° 2 est le dos; les 2 A et les 2 B du dos et du devant doivent se réunir. On le pince sur les hanches à volonté.

Le n° 3 est la moitié de la manche taillée droit fil.

Rectification. Le dessinateur, en traçant ce patron, a commis une erreur; il a tracé une ligne droite depuis le dessous du bras jusqu'au cou. Il est facile de réparer cette erreur. Sous le 2^{me} E du mot *Demoiselles*, il y a un a, c'est la jonction du dos au devant. A quatre doigts plus haut, au lieu de suivre la ligne droite du dessinateur il faut, en remontant, décrire une courbe qui aille en s'élargissant jusqu'au bord de la feuille au-dessus de L du mot *Laftte*; la ligne courbe que je viens d'indiquer formel'entournure du dos. Maintenant, pour que la couture de l'épaule soit à sa place, on coupe le papier en biais depuis le bord du papier, au-dessous de L. jusqu'à l'angle du patron qui se trouve au-dessus de la *seconde gerbe* du mouchoir au plumetis.

Ce patron est du reste tracé pour une personne très-forte. Il est demi-ajusté. On peut, en rentrant les coutures et formant une pince à chaque devant, lui donner l'aspect du n° 17.

Explication du patron de manteau.

(Voir n° 18 à la planche et la gravure de modes.)

Ce patron se taille de deux morceaux semblables, réunis dans le dos par une couture. Il doit être coupé de manière à ce que le dos et le devant soient en biais. On forme sur les épaules des pinces que nous avons indiquées; mais nous ferons remarquer que ces pinces doivent être faites sur la personne qui doit porter le manteau. Il sera donc nécessaire d'en modifier la place et la profondeur.

Ce manteau se garnit de trois volants en biais. Le premier (celui du bas) se pose à 2 cent. du bas du manteau; il a 20 cent. de haut et 3 mètres 25 cent. de tour; il fronce légèrement.

Le deuxième, qui est à 22 cent. du bas du manteau, et dont la place sur le patron est

aussi marquée par un cran, à 20 cent. de haut, 2 mètres 40 cent. de tour, et retombe sur la tête du premier volant.

Le troisième, dont la place est aussi marquée, s'attache à 44 cent. du bas; il a 20 cent. de hauteur et 1 mètre 90 cent. de tour.

Ce manteau peut se faire en mérinos, en cachemire d'Écosse, en satin à la reine, en drap léger. Il se ouate sur les épaules, mais pas du bas, parce qu'il serait trop lourd. Il y a des personnes qui portent ce manteau tout simple et le ferment par devant avec des boutons et des boutonnieres depuis le haut jusqu'en bas. Dans ce cas on le rallonge de la hauteur du dernier volant.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

MÉNAGÈRE.

(Voir les nos 4, 5, 6 de la planche.)

Le n° 4 représente la ménagère ouverte et déployée. Le corps se compose de deux morceaux de carton demi-fort que l'on recouvre du côté extérieur en velours, en satin ou en drap.

Le n° 5 représente ces deux côtés extérieurs avec un dessin que l'on peut broder en soutache ou au point de chaînette. Ces deux côtés sont réunis par un ruban très-étroit, que nous avons indiqué et sur lequel on a écrit le mot *dos*.

Revenons à l'intérieur. Le carton de ce côté est recouvert d'une doublure en couleur tranchante de satin, de moire, etc. Ainsi, le carton a d'un côté la broderie du n° 5, et de l'autre la doublure dont je viens de parler. Cette doublure, qui doit être bien tendue et droit fil, se joint à l'étoffe du dessus par un surjet très-bien fait.

Les deux morceaux recouverts, il faut les réunir par le petit ruban dont j'ai parlé, au moyen de deux surjets. Ce ruban n'est guère plus large qu'un signet.

C'est sur ce ruban que s'attache légèrement un morceau de flanelle double, découpé tel que l'indique le n° 4.

La ménagère se compose de six poches, elle est en soie; le côté extérieur de la même couleur que le dessin et le côté intérieur de la même couleur que la doublure, mais bordé tout au long d'un petit ruban étroit, d'un centimètre de large tout au plus, de la couleur de l'étoffe extérieure.

Chaque poche est posée ainsi qu'il est indiqué par les raies transversales, et bordée dans le haut par le petit ruban que j'ai déjà désigné pour le tour. Chaque poche doit se tailler séparément et avoir 9 cent. de haut, quoiqu'elles ne soient séparées les unes des autres que de 5 cent.; mais on comprend qu'elles doivent être profondes pour contenir le fil ou la soie.

Voici la marche qu'il faut suivre pour faire ces poches :

En tailler cinq, comme je viens de l'indiquer; les border dans le haut avec le petit ruban, en piquant à points arrière; tailler la sixième, celle du bas, où il y a une boutonnière, sur le modèle que nous donnons; bâtir ensuite toutes ces poches comme l'indique le dessin, et, enfin, border tout le tour de la bande avec le même petit ruban, en le posant à plat à l'extérieur, le fixant tout autour par un point coulé, puis, le rabattant du côté des poches, le fixer tout autour par un point arrière qui ne doit pas mordre sur le tissu extérieur.

Les deux côtés du n° 5, repliés sur eux-mêmes, comme un portefeuille, sont entourés du corps de la ménagère qui se roule deux fois et vient se fermer à l'aide d'un bouton de soie : c'est ce qu'indique le dessin n° 6.

DESSOUS DE LAMPE AU CROCHET, AVEC GARNITURE VERMICELLE.

Le rond de carton sur lequel se monte le dessous de lampe a de 20 à 21 centimètres. Mais le rond au crochet n'en a que 14, encore étant tendu; il se compose de 12 tours de crochet à jour, composés d'une bride et une chaînette alternées. Chaque tour doit être d'une nuance différente; le 1^{er}, qui se fait sur un tour de chaînette, a 12 brides et 12 chaînettes. On augmente à chaque tour suivant (en faisant deux brides dans une seule maille) autant qu'il est besoin pour que le rond ne bride pas. Chaque bride passe autour de la chaînette du rang inférieur au lieu d'être piquée dans la maille. Le 1^{er} tour est de laine rouge sombre, le 2^e cramoisi, le 3^e cerise, le 4^e rose vif, le 5^e rose tendre, le 6^e rose presque blanc; au 7^e tour on change de couleur, et l'on emploie du vert-bouteille; le 8^e tour est vert-myrtle, le 9^e vert-laurier, le 10^e vert-d'eau, le 11^e vert-pomme, le 12^e blanc. Pour donner une idée des augmentations, je dirai que ce rond ainsi terminé se compose de 90 brides et 90 chaînettes alternées.

Mais ce fond n'est pas nouveau, et la garniture fait seule le mérite de cet ouvrage, qui est très-facile à faire et peu coûteux. Pour qu'il produise tout l'effet voulu, il est nécessaire de bien choisir les nuances des laines, comme je l'ai indiqué plus haut, car la garniture est nuancée rouge et verte, comme le fond du dessous de lampe.

Garniture vermicelle au tricot.

On tricote cette garniture sur de courtes aiguilles d'ivoire ou de buis d'un cent. et demi de tour. On monte 12 mailles de laine rouge, puis on commence le vermicelle de la manière suivante :

1 maille à l'endroit, prendre la maille suivante, croiser la laine sur l'aiguille droite, la passer sous trois doigts de la main gauche, la ramener sur les ongles de ces doigts, la passer entre les deux aiguilles qui sont restées croisées (on doit alors avoir formé une boucle); répéter ce travail encore deux fois (en tout 3 boucles), puis ressortir l'aiguille droite dans la maille de l'aiguille gauche, ou pour parler plus simplement, tricoter la maille de gauche et recommencer tant que dure l'aiguillée, 1 maille à l'endroit et 1 maille bouclée triple, en tout 6 mailles à l'endroit et 6 mailles bouclées, alternées.

Le 2^e tour se tricote à l'endroit tout uni. Telle est l'explication de cette garniture; tous les tours impairs sont bouclés, tous les pairs sont unis. On change de nuance tous les quatre tours, chaque nuance a deux tours bouclés. J'ai dit que l'on commençait par le rouge cramoisi; on doit ensuite employer les nuances indiquées plus haut pour le rond du dessous de lampe. Après avoir terminé les quatre tours de rose blanc, on reprend la laine vert-bouteille, et de quatre tours en quatre tours on change de nuance jusqu'au blanc. La garniture vermicelle se compose donc de deux couleurs, chacune de six nuances différentes, trois bouts de tricot rouges séparés par trois verts. Chaque bout a 24 tours, ce qui donne 144 tours de tricot.

Manière de monter le dessous de lampe.

On coupe un rond de carton de 20 à 21 cent. On taille pour le dessous un autre rond de soie verte ou de percaline, dont on ramène les bords en dessus du rond de carton; on l'épingle de loin en loin, puis on coud un côté de la garniture vermicelle, autour du rond de crochet, que l'on attache ensuite par de grands points au milieu du rond de carton; puis, dans l'espace qui se trouve sous la garniture tout autour, on forme une petite couronne de ouate,

assez épaisse pour faire bomber cette garniture. Il ne reste plus alors qu'à coudre l'autre lisière de la garniture à la percaline ou à la soie de la doublure.

Comme on le voit par cette explication, un enfant peut faire le crochet, le tricot et le montage de ce petit ouvrage.

Je pense que cette garniture vermicelle peut être employée à bien d'autres usages que celui que je viens d'indiquer; par exemple, des bourrelets de fenêtre, des cordons de sonnette, etc. On ferait les boucles plus ou moins longues selon la destination de l'ouvrage.

Porte-flacon, ou corbeille à jetons pour table de jeu.

J'ai donné en mars 1847, à la page 100 du *Magasin des Demoiselles* (3^e année), la manière de faire un dessous de lampe au crochet sur grosse ganse blanche. Je ne répéterai donc pas cette explication excessivement simple, que nos abonnées voudront bien rechercher et qui leur servira pour le rond de ma corbeille. Je dirai seulement qu'il faut de 10 à 12 tours pour cet usage, et qu'on l'augmente ou le rétrécit à volonté pour porte-flacon, selon la base du flacon qu'il doit entourer.

J'ai indiqué, dans le n^o de mars 1847, que l'on augmentait de quelques mailles à chaque tour pour agrandir le rond; mais ici on doit, après le 8^e ou 9^e tour, continuer sans augmenter, de façon que le rond se retournant sur lui-même vienne former les rebords de la corbeille.

Dans la corbeille que j'ai faite le rond du fond avait 10 tours, les rebords 5. Ces 15 tours étaient de cinq nuances différentes. Le milieu du rond était violet foncé, les rebords finissaient en lilas tendre.

Cette petite corbeille est surmontée d'une dentelle au crochet à jour, composée de cinq rangs, chacun d'une nuance de vert différent.

Dentelle pour entourer la corbeille.

1^{er} tour. Vert-bouteille.

Alternativement. { 1 demi-bride.
5 chaînettes (pour 3 mailles de la corbeille).

2^e tour. Vert moins foncé.

† 3 brides. } Ces 6 brides prises dans la 3^e maille des 5 chaînettes.
1 chaînette. }
3 brides. }
5 chaînettes.
1 demi-bride prise dans la 3^e maille des 5 chaînettes suivantes.
1 autre demi-bride prise dans la 3^e maille des 5 chaînettes suivantes.
5 chaînettes et revenir †.

Le 3^e tour se fait de même; les écailles se trouvant toujours au-dessus les unes des autres, on les prend dans la chaînette qui se trouve entre les 6 brides du 2^e tour. Ce tour est d'un vert clair. Les 4^e et 5^e tours sont aussi de nuance graduée. Cette bordure se fait sur la corbeille et non séparément, elle doit retourner pour former garniture; il faut, pour qu'elle soit à l'endroit, la travailler en dedans, c'est-à-dire voir le creux de la corbeille en travaillant. Cette garniture se compose donc d'un rang préparatoire et de quatre rangs d'écailles.

Cette corbeille est ornée sur les rebords extérieurs d'une guirlande de fleurs et de petites feuilles au crochet. Nous allons expliquer ces ornements.

Fleurs en laine pour la corbeille.

Cette petite fleur se fait séparément; il en faut dix pour garnir le tour de la corbeille. Elles sont toutes séparées par deux feuilles vertes au crochet, que j'expliquerai plus loin.

Laine blanche. { 1^{er} tour. Monter 5 mailles de chaînette pour former le rond.
2^e tour. Sur ces 5 mailles faire 10 fois, 1 chaînette, 1 bride, c'est-à-dire de prendre 2 brides dans une seule chaînette du 1^{er} tour.

Laine orange. { 3^e tour. 1 bride, 1 chaînette alternativement, 11 fois de suite.
4^e tour. 1 bride, 1 chaînette id. 12 fois.

Laine jaune. — 5^e tour. 1 rang de demi-brides en grosse laine jaune prise seulement sur les brides et non sur les chaînettes (en tout 12). Ce rang se pique dans la boucle intérieure que forme le point crochet, c'est-à-dire que lorsqu'on regarde la *natte* que forme le travail, on ne doit pas continuer ce 5^e tour sur le brin de natte du côté du pouce, mais sur celui qui se trouve sous l'index gauche. Cette petite explication, que j'aurais pu omettre au besoin, sert à faire coquiller la fleur en dedans.

Lorsque l'on a terminé 10 fleurs semblables, il reste encore à faire 20 petites feuilles, attachées deux par deux.

Feuilles au crochet.

Prendre de la laine de Berlin vert foncé, faire 10 mailles chaînettes très-serrées, revenir sur ces 10 mailles en faisant 1 demi-bride sur chaque maille. Il faut que ces deux rangs forment la pointe aux deux bouts; c'est le milieu de la feuille. Prendre la laine verte plus claire, faire autour du vert foncé un rang de demi-brides bien serrées en formant la feuille aussi pointue que possible, et en augmentant d'une ou deux mailles pour que l'ovale soit bien formé. Enfin, pour le dernier tour se servir de laine vert clair, pour entourer avec un rang de demi-brides le 2^e tour. La feuille est terminée. Il en faut faire vingt pour le tour de la corbeille. On les attache deux par deux par le bas pour qu'elles forment l'éventail. Ces petites feuilles ne doivent pas avoir plus de 3 cent. de longueur.

On coud une fleur autour de la corbeille (à l'extérieur); il faut qu'elle soit un peu couchée, puis au bas de cette fleur on attache les deux feuilles de manière que le bas de la fleur se trouve dans le creux de l'éventail. Les dix fleurs et les feuilles posées ainsi que je l'ai dit entourent la corbeille. C'est alors que l'on rabat la dentelle verte qui, en s'arrondissant sur ces fleurs, produit un très-joli effet.

EXPLICATION DU PORTE-MONTRE (N^o 7).

Ce porte-montre peut être brodé sur velours ou satin; il est dessiné pour être brodé au passé. Les nœuds, ainsi que ce genre de broderie, sont expliqués dans le courant de l'année 1850. Pour monter cet ouvrage il faut couper un carton sur le patron du dessin, coller ou attacher en dessous de ce carton un morceau de soie ou de percaline, puis bourrer l'intérieur du porte-montre de coton, qui forme un gros tampon à l'endroit où doit reposer la montre. Il ne faut pas craindre d'en mettre une certaine quantité, car lorsque le dessus est cousu à la doublure le coton s'affaisse énormément.

Le dessus appliqué à la doublure par un surjet tout autour, on cache cette couture par une

ganse assez forte ou une chenille que l'on fait boucler trois fois tout à fait dans le haut. C'est la boucle du milieu qui s'attache à un clou, les autres sont comme ornement. Cet ouvrage, qui nous a été demandé plusieurs fois, est du reste fort abandonné.

CROCHET PLEIN.

Sac à tabac polonais.

Ce sac a tout à fait la forme du chapska des lanciers. Le fond est un carré de 10 centimètres qui se travaille par raies, alternées noires et rouges, formant toutes un cadre, c'est-à-dire que ces raies ont quatre angles, comme tous les carrés possibles. Le crochet est fin, le cordonnet de moyenne grosseur, le travail devant être bien régulier et bien serré.

On commence le fond comme toutes les petites bourses rondes, assiettes à fruits, etc., par 3 mailles chaînettes (soie noire) que l'on réunit; sur ces 3 mailles on fait un ou deux tours de crochet plein, encore en tournant et en augmentant de quelques mailles; il faut alors songer à commencer le carré de la manière suivante. On compte les mailles du dernier tour (il y en a 12) en les divisant par quart; la 3^e, la 6^e, la 9^e et la 12^e sont les quatre mailles que l'on trouve. C'est dans chacune de ces mailles que l'on fait une augmentation composée de 3 mailles. Si l'on a compris cette explication, on a formé 2 mailles unies et une augmentation triple 4 fois de suite. Ce sont ces 4 augmentations qui forment les angles du cadre. Maintenant, au tour suivant, on retrouve 8 mailles de plus, c'est-à-dire 20 mailles; on les divise en quatre et l'on trouve que les augmentations ne doivent se faire que de cinq mailles en cinq mailles. Enfin, on augmente toujours également à chaque tour à toutes les mailles qui forment le quart du cadre, jusqu'à ce que le carré ait 10 centimètres.

Mais on ne fait pas ce carré d'une seule couleur, ce serait trop uniforme; bleu et noir, vert et marron, groseille et noir, sont des couleurs qui se marient bien. J'adopte ces deux couleurs pour mon explication.

J'ai déjà dit que l'on commençait avec le cordonnet noir, l'on continue jusqu'à ce que l'on ait obtenu un petit carré noir de 2 cent. Après ce carré on travaille par raies composées de 6 tours, une groseille et une noire alternativement. Ce fond se compose donc du petit carré noir du commencement, d'un rouge, d'un noir, d'un rouge, d'un noir, et enfin d'un rouge qui est le dernier, celui qui a 10 cent. (Ne pas oublier les 4 augmentations à chaque rangée.)

Le fond du sac est terminé. On commence une raie noire en faisant toujours le crochet plein; seulement au lieu d'augmenter aux quatre angles on diminue d'une maille aussi à chaque angle, jusqu'à ce que le sac n'ait plus que 23 cent. de tour; alors on travaille tout uni en tournant jusqu'à la fin. Le corps de ce sac se compose de 11 raies, 6 noires et 6 rouges, composées chacune de 6 tours, en tout 66. La raie du haut est noire. On forme après 2 rangs rouges le crochet plein, puis enfin 2 rangs composés d'une bride et d'une chaînette pour former la coulisse.

Sur le dernier tour de la dernière raie noire, on commence une petite dentelle de soie noire bien claire qui retombe de 5 cent. On passe dans la coulisse une petite ganse ronde en soie noire et rouge, avec des glands assortis; ce sac, comme tous ceux du même usage, se double en peau blanche.





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements, avec Gravures de Modes.
 Gravures sur Acier. Broderies, Tapisseries colorées, Patrons de grandeur naturelle, Musique inédite, Petits Albums.

Bureaux du Journal, 51, rue Cassini.

Ayuntamiento de Madrid

Explication de la 1^{re} feuille de broderie.

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1, 2, 3. Patron d'un pardessus d'appartement. (<i>Voir l'explication aux Ouvrages.</i>)</p> <p>4, 5, 6. Menagère. (<i>Voir l'explication aux Ouvrages.</i>)</p> <p>7. Porte-montre. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>)</p> <p>8. Mouchoir au plumetis. Tous les ronds sont des œillets, le feston du tour se compose d'un large cordonnet mat, entouré d'un petit feston qui forme la bordure extérieure du mouchoir.</p> <p>9. Broderie mate pour garniture de manche, bas de jupon, etc. Ce dessin peut être aussi exécuté en broderie anglaise, les rameaux seuls sont alors en broderie mate.</p> <p>10. Garniture au feston pour jupon, robe</p> | <p>d'enfant, etc. On peut mettre l'étoffe double dans l'intérieur du feston. Les dessins intérieurs sont en broderie mate.</p> <p>11. C. L. Feston. Les marguerites sont découpées.</p> <p>12. Caroline. Plumetis.</p> <p>13. Evelina. Plumetis.</p> <p>14. E. O. Plumetis. Les pois sont entourés d'un cordonnet; on peut aussi les faire en œillets festonnés.</p> <p>15. B. Broderie anglaise.</p> <p>16. Joséphine. Petite anglaise.</p> <p>17. Dessin représentant le pardessus pour appartement.</p> <p>18. Patron de manteau. (<i>Voir l'explication aux Ouvrages.</i>)</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Explication de la 2^e feuille de broderie.

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1. Devant d'un fichu à plastron ouvrant par derrière: broderie au plumetis.</p> <p>2. Col assorti. Nous avons indiqué par une raie qu'il doit être brodé en deux morceaux pour aller avec le plastron, et ainsi ouvert par derrière. Il est dessiné en entier pour les personnes qui le broderont en col ordinaire.</p> <p>3. Dessin pour jupon, pour tabayolles d'enfants. Broderie anglaise.</p> <p>4. Mouchoir au plumetis et festons. Les œillets sont festonnés et bourrés.</p> <p>5. Mouchoir au plumetis et points d'arme. Les œillets sont entourés d'un cordonnet.</p> <p>6. Moitié d'un col, broderie anglaise.</p> <p>7. Entre-deux au plumetis.</p> <p>8. Id. avec point d'arme.</p> <p>9. Bas de jupon pour être brodé sur l'ourlet.</p> <p>10. Garniture festonnée pour taie d'oreiller, jupon.</p> <p>11. Col au plumetis.</p> <p>12. Bonnet d'enfant au plumetis; pour premier âge: on peut se dispenser de broder</p> | <p>la première guirlande.</p> <p>13. Rond de ce bonnet. On fait un point ture ou un point d'échelle au milieu du ruban qui serpente.</p> <p>14. Tour d'un bonnet grec en drap soutaché.</p> <p>15. Étoile pour le rond du bonnet.</p> <p>16. A. N. Initiales au plumetis.</p> <p>17. J. W. Id. Id.</p> <p>18. L. N. Chiffre enlacé, Plumetis.</p> <p>19. H. M. Plumetis.</p> <p>20, 21, 22. A. L., G. L., G. D. Gothique.</p> <p>23. Clémence. Plumetis.</p> <p>24. H. A. Initiales au plumetis.</p> <p>25. L. N. Initiales au point de chaînette.</p> <p>26. Grande bordure au crochet ou au filet carré assorti à un grand dessin donné dernièrement.</p> <p>27. Dessin au crochet ou au filet carré.</p> <p>28. Petit dessin pour palette.</p> <p>29. Dentse. Petite anglaise.</p> <p>30. Faustine. Id.</p> <p>31. C. P. Initiales au plumetis.</p> |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE PROMENADE. Capote de velours, ornée de fleurs en satin à feuillage de velours. Manteau à volants (*voir le patron sur la planche*). Robe soutachée ou brodée au lacet.

TOILETTE DE BAL. Coiffure de ruban à dessin d'or. Robe de satin blanc, recouverte de trois jupes de tulle bordées de blonde, et retenues par des nœuds de satin. Corsage à pièce avec berthe-châle, garnie de blonde. Cette robe, pour jeune fille, peut être simplifiée, en remplaçant la blonde par des ourlets dans lesquels est passé un ruban de satin.

PETITE FILLE. Robe en popeline ou cachemire, corsage à pièce carrée; manches larges. Capote de satin, dessous de velours. Pantalon broderie anglaise; brodequins de velours.

MUSIQUE.

Deuxième Album.

Tourbillon. Polka. PASDELOUP.
La Tinterelle. Romance. MASINI.

L'Épi de seigle. Romance. P. HENRION.
Trompette. Polka militaire. P. HENRION.

Explication du Rébus du mois d'Octobre.

Dieu commande la charité.

RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en che

Imprimerie de HENNUYER et Co rue Lemerrier 24. Batignolles.